

Une lumière oblique

Flannery O'Connor, *Romans et nouvelles*, traduits de l'anglais par Maurice-Edgar Coindreau, Henri Morisset, Claude Fleur-doge, Michel Gresset et Claude Richard, Paris, Gallimard, collection « Biblos », 975 pages.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 34, numéro 1 (199), février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32018ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (1992). Compte rendu de [Une lumière oblique / Flannery O'Connor, *Romans et nouvelles*, traduits de l'anglais par Maurice-Edgar Coindreau, Henri Morisset, Claude Fleur-doge, Michel Gresset et Claude Richard, Paris, Gallimard, collection « Biblos », 975 pages.] *Liberté*, 34(1), 163-166.

LIRE EN TRADUCTION

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

UNE LUMIÈRE OBLIQUE

Flannery O'Connor, romans et nouvelles, traduits de l'anglais par Maurice-Edgar Coindreau, Henri Morisset, Claude Fleurdoge, Michel Gresset et Claude Richard, Paris, Gallimard, collection «Biblos», 975 pages.

Flannery O'Connor n'a pas souvent quitté le Sud: une fois pour poursuivre des études de lettres en Iowa, une autre fois pour monter à New York, une autre fois pour se rendre en pèlerinage à Lourdes, bien qu'elle ne crût pas vraiment à la guérison, c'est sa mère qui avait insisté¹. Si la jeune femme ne bouge pas, en revanche elle voit tout. Comme ses chers paons, Flannery O'Connor est un oiseau que l'on croit occupé à lisser ses plumes alors que rien ne lui échappe de la bêtise des hommes. Bêtise? Plutôt leur médiocrité, leur insignifiance, leur nature grotesque, leurs passions ridicules, leur vanité quand ils croient faire le bien et ne causent que de plus grands malheurs.

Pour l'écrivain, l'univers de Savannah n'a rien d'étriqué. C'est là qu'elle trouve ses monstres, ses détraqués, ses hystériques, ses pauvres hères, condamnés, peut-être au nom de l'atavisme qui les a fait naître pauvres et vulnérables, peut-être aussi par l'irrésistible puissance du Mal, à se jeter les uns sur les autres, dans un combat où il n'y a

1. Flannery O'Connor était atteinte d'une maladie héréditaire, le lupus érythémateux, qui l'emporta à l'âge de 39 ans.

ni bourreau ni victime, mais les grands-pères contre leurs petits-enfants, les fils contre les mères, les pères contre les fils. À première vue, l'évangile de Flannery O'Connor est celui de la dureté, puisque même la charité est condamnée à l'échec, ce qui semble pour le moins étonnant de la part d'un écrivain sincèrement catholique qui soumettait d'assez bonne grâce ses lectures à la règle de l'Index. Les dominicaines d'un couvent d'Atlanta demandèrent un jour à Flannery O'Connor de les aider à publier les mémoires de Mary Ann, enfant surdouée, morte du cancer. «Nous savons que le mal est grotesque, explique l'écrivain dans la préface, mais peu ont contemplé le Bien assez longtemps pour comprendre que sa face est tout aussi grotesque, qu'en nous le Bien est une chose en voie d'élaboration².» Les degrés divers du Bien, parfois sa douloureuse naissance et la sauvagerie du Mal ont donc un égal droit de cité chez Flannery O'Connor. Par conséquent, jamais humanité n'aura été aussi démunie.

Un vendeur de bibles séduit une jeune infirme et lui vole sa jambe de bois; un prédicateur vocifère sur le capot d'une voiture; exilé chez sa fille à New York, un vieillard meurt assassiné pour avoir tenté de se lier avec son voisin de palier — un nègre — qu'il croyait intéressé à la pêche; à son petit garçon qui veut désespérément croire que, morte, sa mère n'est pas «rien», le père parle de science et s'excuse de n'avoir que la «vérité» à lui offrir; un enfant à qui l'on a promis la purification par l'eau du baptême s'enfonce dans la rivière tandis que sa mère soigne une gueule de bois.

Mais y a-t-il une lumière dans cet univers où ce sont toujours «les violents qui l'emportent»? Si elle n'est pas dans la science qui aveugle, dans l'instruction qui rend

2. *A memoir of Mary Ann*, publié par les dominicaines de Our Lady of Perpetual Help Home d'Atlanta. *The New York Times Book Review* en a publié des extraits dans son édition du 24 novembre 1991.

ridiculement vaniteux, dans la religion qui est l'alibi des tordus, où donc se trouve-t-elle? Et ce que l'on appelle platement «le plaisir de la lecture» n'est-il pas singulièrement compromis, en raison du mélange de malaise et d'effroi qui en résulte?

Il y eut un cri perçant dans le bois, puis, presque aussitôt, une détonation.

— *Est-ce que ça vous paraît juste à vous, madame, que toutes les punitions tombent sur le dos d'un tel, et rien sur un autre?*

— *Jésus, cria la vieille dame, bon sang ne saurait mentir! Je sais que vous ne tueriez pas une dame. Je sais que vous venez d'une bonne famille! Priez! Jésus, vous ne devriez pas tirer sur une dame. Je vous donnerai tout l'argent que j'ai!*

— *Madame, dit le Désaxé dont le regard s'enfonça aux profondeurs du bois, jamais j'ai vu un cadavre donner la pièce au croque-mort³.*

Et que penser de ces renvois obstinés à la Bible? Flannery O'Connor met des sentences bibliques dans la bouche des voyous, des fous et des bandits, elle puise abondamment dans le vocabulaire de l'Ancien Testament, mais chez elle la Bible semble constamment biaisée et ne servir de prétexte qu'à tous les excès. Apologétique, l'œuvre de Flannery O'Connor finit cependant par l'être, non sans un long détour, qui montre les désordres auxquels conduit l'orgueil des hommes, débarrasse le christianisme de ses scories et restitue dans sa simplicité le message évangélique. Dans leur longue et tortueuse recherche du Bien, les hommes sont seuls, puisque leur faiblesse leur fait chercher les secours d'une religion toute approximative quant au vrai visage de Dieu.

3. «Les braves gens ne courent pas les rues», dans le recueil de nouvelles du même nom.

Si grotesques qu'ils soient, les personnages de Flannery O'Connor ne se voient pas refuser toute lumière et le lecteur, dénier toute paix. «Il comprit que ses péchés lui avaient été pardonnés⁴». À qui? À la petite Mary Fortune qui n'entend que le langage des coups de trique, au pauvre enfant qui se pend à une poutre pour aller rejoindre sa mère, à l'illumine qui prêche à rebours... C'est une lumière oblique, elle ne foudroie personne, elle survient au plus noir des récits, quand les personnages semblent comprendre enfin la vanité de leur agitation. Ils ne sont pas sauvés pour autant, mais, pendant un instant très bref, il leur a été accordé de voir la lumière de Dieu. Le sabbat peut recommencer.

4. «Le nègre factice», dans *Les braves gens ne courent pas les rues*.